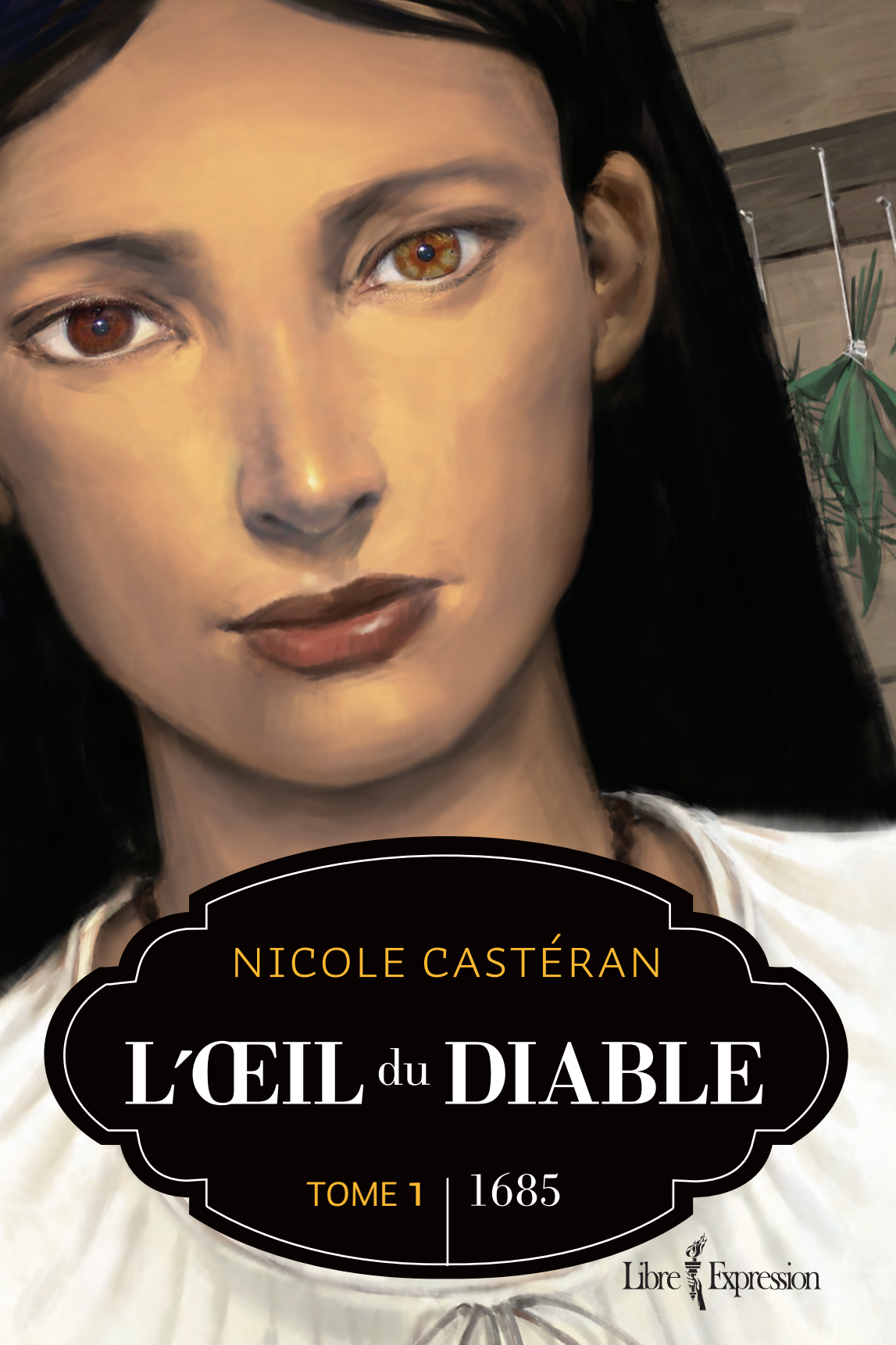




NICOLE CASTÉRAN

L'ŒIL du DIABLE

TOME 1 | 1685

Libre  Expression

NICOLE CASTÉLAN

L'ŒIL du DIABLE

TOME 1 | 1685

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

Prologue

Abbaye de Fontfroide, 1680

Longtemps elle lui avait parlé, murmuré plutôt, les paupières closes, comme par peur de laisser échapper une goutte de cette force vitale qui s'épuisait en elle. Lui n'avait pas prononcé un mot, esquissé un geste. Immobile près du lit, il avait écouté. Puis le filet de voix s'était tari. Les yeux s'étaient ouverts tout grands sur l'infini. Des yeux terrifiants, désormais libérés de leur effroyable secret.

Sans même songer à les refermer, il s'était enfui. Droit devant lui, il courait. À perdre haleine, insoucieux de la violence du vent et des ronces qui agrippaient sa bure. Il tenait, serré contre lui, comme son bien le plus précieux, le paquet enveloppé de lin grège qu'elle lui avait donné.



Chapitre 1

Le paquet de lin grège était là, sur le lit, avec les effets qu'il devait emporter. Cinq ans s'étaient écoulés, et il ne l'avait pas encore ouvert. Tout le reste était neuf. Michel commençait une nouvelle vie et rien de ce qu'il mettrait dans sa malle ne le replongerait dans son passé, enfin presque. Mme Mendès l'avait aidé à se procurer tout ce dont il avait besoin pour le grand départ. En réalité, il l'avait docilement suivie ces dernières semaines chez une multitude de marchands bordelais et avait acquiescé avec empressement à toutes ses judicieuses recommandations. Il avait admiré son infaillible aptitude à reconnaître, d'un simple effleurement, le tissu le plus convenable et immanquablement le plus cher. Il s'était étonné de son habileté à négocier les meilleurs prix. Elle ne se montrait jamais opiniâtre ou âpre au gain, mais les marchands finissaient tous par succomber à son humour, à son apparente insouciance, à son irrésistible charme. Elle avait été une véritable mère pour lui, le conseillant sur toutes les subtilités de la vie en société, qu'il n'avait guère eu le loisir d'acquérir pendant ses longues années au monastère. « N'oubliez pas que, en tant que chirurgien du roi et des troupes, vous mangerez à la table de notables, où vous ne pourrez pas vous présenter en habit de bouracan^{*1} ! » Elle l'avait ainsi persuadé de se faire tailler un justaucorps et une culotte dans un drap fin d'Angleterre doublé de moire. Il avait essayé, comme s'il se fût agi d'un déguisement,

1. Les mots suivis d'un astérisque renvoient au glossaire en fin de volume.

la chemise de toile de batiste et la cravate garnie de dentelle qu'elle avait choisies pour compléter sa tenue d'apparat.

Il lui fallait maintenant faire ses bagages, car il partirait le lendemain aux aurores pour La Rochelle. Il entreprit de ranger son fatras dans l'énorme coffre qui gisait, ouvert, au beau milieu de la chambre. Il plaça d'abord ses livres, dont il ne pouvait s'imaginer un seul instant se séparer. C'est avec un soin tout particulier qu'il déposa l'ouvrage de William Harvey, *Exercitationes de generatione animalium*, que M. Mendès venait de lui offrir pour célébrer son accession à la maîtrise. Publiée en 1651, la théorie de ce médecin anglais selon laquelle toute vie provenait d'un œuf – *Omne vivum ex ovo* – était encore violemment critiquée par les tenants de la génération spontanée. Mais M. Mendès la tenait pour universellement vraie. « C'est la logique pure ! Ce n'est pas parce que nos sens ne nous permettent pas de percevoir d'infimes particules que celles-ci n'existent pas. Un jour, on inventera des loupes très puissantes qui nous révéleront le monde de l'infiniment petit. Un peu comme la lunette de Galilée nous a fait découvrir celui de l'infiniment grand ! Et ce jour-là, beaucoup de choses s'éclaireront ! »

C'est ce que le vieux savant avait déclaré en lui remettant le volume à la fin du repas qu'il avait gentiment organisé en son honneur et auquel il avait convié les trois membres éminents de la communauté des chirurgiens de Bordeaux. Ceux-ci, qui l'avaient évalué lors de ses récentes épreuves menant à la maîtrise, lui avaient fait don d'un scalpel fabriqué par le meilleur taillandier de la ville. « Maître Figeac, lui avait dit cérémonieusement le doyen d'entre eux en lui tendant le précieux outil, voici un instrument digne de votre talent. » Michel avait été ému. C'était la première fois qu'on l'appelait « maître ». Il n'avait pas le sentiment de mériter ces hommages. Pourtant, lui répétait-on, il avait réussi brillamment ses examens, qui s'étaient étalés sur plusieurs semaines. Il avait dû accomplir les cinq actes centraux, à savoir une saignée (même s'il n'avait nulle intention d'abuser de cette médecine), un bandage, une réduction de fracture,

une opération, qui avait été dans son cas l'ablation d'un kyste, et un accouchement. Ce dernier avait été difficile, l'enfant se présentant par le siège. Mais pendant cinq ans, il avait assisté son maître, accoucheur renommé que les dames de la haute société bordelaise se disputaient. Michel savait la chance qu'il avait eue d'étudier auprès d'un chirurgien aussi docte et se sentait vaguement coupable de le décevoir. Toutes ces années, son maître avait espéré le voir prendre sa suite. Le fils qu'il avait eu de son premier mariage avait préféré le négoce à la science et sa seconde union ne lui avait pas apporté, jusqu'à présent du moins, le fruit tant attendu. Et ce, malgré l'insolente jeunesse de sa femme. Michel avait constaté que la santé de M. Mendès déclinait et que les incessantes visites des malades le fatiguaient de plus en plus. Le vieil homme aspirait désormais à se consacrer entièrement à l'étude de l'anatomie et à la rédaction d'un livre sur ses nombreuses observations et découvertes. Même si le départ de Michel contrecarrait ses plans, son maître ne lui en tenait pas rigueur. Au contraire, non seulement il s'était démené pour lui faire obtenir sa charge de chirurgien des troupes, mais il avait en outre employé ces dernières semaines à le préparer à ses nouvelles fonctions. Plutôt que d'apaiser le terrible sentiment de culpabilité de Michel, cette magnanimité ne faisait que l'aviver.

Il éprouvait les mêmes émotions troublantes que lorsqu'il avait quitté le monastère, cinq ans auparavant. Il avait l'impression qu'il ne cessait de tourner le dos à ceux auxquels il devait le plus. Comme son vieux maître aujourd'hui, son oncle François n'avait pas tenté de le retenir. Il l'avait plutôt aidé à y voir clair et l'avait conforté dans sa décision : « Comment peux-tu renoncer à un monde auquel tu n'as point goûté ? Tu vis entre les murs de cette abbaye depuis l'âge de dix ans ! » Et c'est son oncle, bien sûr, qui avait organisé son apprentissage chez Benjamin Mendès. Une très longue amitié unissait les deux hommes que tout semblait par ailleurs séparer, l'un étant frère apothicaire dans un monastère bénédictin, l'autre chirurgien juif à Bordeaux. Chacun avait moult fois raconté à Michel leurs vertes années à Montpellier

où ils étudiaient la médecine. Ils ne s'étaient pas revus depuis des décennies, mais une correspondance assidue nourrissait leur indéfectible attachement. Ils avaient été reçus médecins en même temps, mais en étaient venus, chacun par des voies différentes, à délaisser la pratique de cette science pour se consacrer à l'art de la chirurgie et de l'apothicaierie.

Un brouhaha montait de la cour sur laquelle ouvrait la grande fenêtre de sa chambre. En cette veille de sabbat, il y régnait une activité fébrile. Édith, la servante, était en train de puiser l'eau du puits, tandis que sa fille détendait prestement le linge suspendu à une corde. Tous les travaux ménagers et la préparation des repas du lendemain devaient être terminés avant l'apparition de la première étoile dans le ciel. Quant au maître, le samedi, il s'enfermait tout le jour dans ses quartiers pour prier. Enfin, c'est ce qu'il prétendait... Mais Michel, qui avait eu à le déranger dans le passé parce qu'un malade s'était présenté à la porte, l'avait découvert plongé dans un livre. Et ce n'était pas un recueil de prières !

Le portail s'ouvrit dans un bruit métallique et la voiture tirée par un grand alezan fit son entrée. Mme Mendès en sortit, puis un valet se chargea d'une multitude de paquets. Michel suivit des yeux la gracieuse silhouette. Dans la ville, on l'appelait la dame en bleu, car elle revêtait cette couleur à l'exclusion de toute autre. Le même bleu que ses yeux. Comme si elle avait senti le poids de son regard, elle leva soudainement la tête et lui sourit, nullement surprise de le voir là, debout à la fenêtre, en train de la regarder. Troublé, Michel lui fit un petit signe de la main avant de se reculer prestement comme s'il avait été pris en faute. De quoi, il ne le savait trop. De l'avoir épiée peut-être. Ou encore de ne pas profiter de la clarté pour terminer ses préparatifs.

Il lui restait encore la moitié de ses effets à ranger. Ils étaient là, empilés sur son lit. Ne sachant comment les placer, il décida de suivre l'ordre dans lequel les piles se trouvaient. C'est ainsi qu'il rangea successivement les chemises, les sous-vêtements, puis le linge de maison, que Mme Mendès lui avait fait acheter.

Il n'aurait jamais eu l'idée de le faire, mais il convenait que ces essuie-mains, ces draps et ces taies d'oreiller lui seraient certainement fort utiles. « Ils ne vous tomberont pas du ciel, lui avait-elle dit en riant. Il faut acheter l'essentiel. » Sur le dessus, il étala son gros capot en serge du Poitou doublé de ratine, « le plus chaud », avait-elle déclaré de son air connaisseur. Il ne restait plus que le paquet de lin grège. Il conservait tous ses secrets, mais Michel l'avait souvent examiné, soupesé et palpé. Il savait que c'était une boîte de métal. Il passa sa main sur la couture par endroits distendue en se demandant quelle femme avait enfilé l'aiguille avec ce fil. Il le saurait un jour, mais ce moment n'était pas encore venu. Il le mit sous son capot. Voilà, tout y était ! Il ferma le coffre.

Mais avant de tourner la clef, il jeta un coup d'œil circulaire dans sa chambre pour voir s'il n'avait rien oublié. C'est avec nostalgie qu'il contemplait cette pièce maintenant dégarnie, que les rayons du couchant inondaient de leur lumière ocre, révélant ainsi un fin voile de poussière. Il y avait passé des moments heureux, dans une atmosphère familiale qu'il n'avait jamais connue auparavant. Rien ne restait sur son bureau, sauf son nécessaire d'écriture qu'il emporterait dans un coffret avec quelques vêtements de rechange. Son étagère de livres était nue. Au-dessus de son prie-Dieu, le crucifix qu'il avait soigneusement enveloppé et placé dans ses bagages avait laissé sur le mur une pâle empreinte, et Michel se demanda quelle marque son séjour à lui laisserait dans cette pièce, dans cette maison, dans cette famille. Subsistaient sur le manteau de la cheminée quelques bibelots esseulés qui ne lui appartenaient pas, mais au-dessus trônait le cadre de saint Michel terrassant le dragon. Il avait oublié de le décrocher, mais avait-il vraiment envie d'emporter ce vestige d'un passé qu'il s'efforçait d'effacer ? Il resta un moment à admirer l'archange guerrier, dont les ailes, immenses, se déployaient sur toute la largeur de la toile. Au-dessous gisait la bête au corps de serpent, le regard tourné vers ce glaive qui ne tarderait pas à l'anéantir. Cette toile l'avait suivi au monastère.

Son oncle lui en avait alors révélé le sens profond. Le dragon, terrifiant avec ses ailes de chauve-souris, sa queue de serpent et sa langue terminée d'un dard, figurait Satan. L'archange saint Michel, lui, commandait les milices divines qui extirpaient le mal partout où il se terrait. « C'est notre rôle à nous, bénédictins, et le tien en particulier », lui avait-il dit. Dès lors, le tableau avait cessé de l'effrayer. Il s'était senti investi d'une mission. Il était devenu ce valeureux chevalier qui marcherait dans les pas de son oncle et de son saint patron. Il décrocha le cadre, en souffla la poussière et rouvrit la malle pour l'y ranger entre deux pans du capot.

Il s'agissait là du seul objet qui lui restait de la demeure paternelle, cette maison de pénombre et de silence où l'air ambiant semblait infecté par la maladie de celle qu'il appelait alors sa mère. Il la revoyait assise dans sa bergère, maigre et desséchée, ensevelie sous les lainages. Elle ne souffrait ni courant d'air, ni éclat de voix, ni rayon de soleil, ni parfum, ni même un rire d'enfant. Heureusement, elle ne s'aventurait guère hors de sa chambre, et ses contacts avec elle se réduisaient à deux visites quotidiennes de quelques secondes pour lui souhaiter, d'une simple révérence, le bonjour et la bonne nuit. Se serait-elle rendu compte autrement du passage des jours ? se demandait-il, enfant. Sa nourrice, au contraire, était la vie même. Elle souriait, l'embrassait, le serrait dans ses bras dodus, lui chantait des chansons, jouait aux osselets avec lui, et elle trichait même. Il l'aimait plus que tout. Mais il ne pouvait se remémorer ces moments de pure félicité sans se souvenir du jour où sa vie avait basculé.

Elle gisait sur son lit, immobile, les mains à l'ombre de sa généreuse poitrine, un chapelet emmêlé dans ses doigts. « Tu peux lui donner un dernier baiser », lui avait commandé son père. Toute la maisonnée était là, réunie autour du lit. Même sa mère avait daigné quitter sa chambre pour l'occasion, ce qui confirmait dans sa tête d'enfant la gravité du moment. Son oncle François aussi s'était déplacé. Le lendemain, Michel était parti au monastère avec lui. Il avait dix ans.



Sarah sortit de la chambre et ferma la porte sans bruit, même si elle savait qu'il ne se réveillerait pas. La potion avait fait son effet. Les rénovations qu'elle avait entreprises dans le grand salon lui avaient fourni le prétexte pour rester à son chevet plus longtemps que de coutume et pour s'assurer du même coup qu'il avait bien avalé tout le contenu de la tasse. Ses propos sur le choix de la tapisserie et sur la difficulté de trouver un bon sculpteur pour les ouvrages décoratifs avaient achevé de l'endormir. Toute considération d'ordre matériel sortait du champ d'intérêt de son mari. La chirurgie et ses livres l'absorbaient entièrement. Il était heureux de lui confier la tenue de la maison et même la gestion de sa bourse. En quelques années, elle avait restauré la majeure partie de l'édifice et toute la cour. Elle avait aussi trouvé un stratagème pour refaire entièrement la garde-robe de son époux à son insu. Le tailleur avait déniché un homme, en l'occurrence son beau-frère, exactement de la même taille et qui se prêtait de bonne grâce aux essayages, d'autant qu'il était bien rétribué pour une tâche si peu exigeante. Sarah n'avait ensuite qu'à subtiliser les vêtements usés pour les remplacer par des neufs.

Elle descendit l'escalier, ses pieds nus sur le marbre froid. Elle avait donné congé aux domestiques et Anna, sa vieille nourrice, s'était retirée dans sa chambre à l'autre bout de la maison. Elle se rendit dans la cuisine et rinça la tasse. Elle ne voulait pas qu'on pût y détecter autre chose que la valériane. Son mari affirmait que cette plante le prédisposait au sommeil et il en prenait les soirs où il ne la rejoignait pas dans sa chambre, comme en cette veille de sabbat.

Cette tisane avait un autre avantage : elle avait un goût prononcé qui masquait parfaitement toute autre saveur. Elle l'avait elle-même essayée la nuit précédente. Son expérience s'était révélée concluante. Elle avait été incapable d'y déceler la présence de l'autre substance même si elle s'était servi

volontairement une dose plus généreuse que celle qu'elle venait d'administrer à son mari. Elle avait dormi d'un sommeil lourd. Son rêve, effrayant, imprégnait encore son esprit. Elle avait pénétré dans le royaume des morts. Un ailleurs qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait. Une brume lumineuse qui emplissait l'espace. On ne voyait rien à travers ce voile à la fois diaphane et opaque. Rien sauf les morts. Ses morts à elle. Ils y étaient tous. Ses parents, rayonnant d'une jeunesse qu'elle ne leur avait jamais connue. David, son premier mari, se tenait là, souriant. Il semblait marcher vers elle, pourtant il restait inaccessible. Un léger vent, qu'elle ne sentait pas, faisait onduler ses cheveux qu'il portait longs et lâches. Et ses enfants, où étaient ses enfants ? Elle scrutait le brouillard sans les voir. Soudain, ils lui apparurent tous les deux près de leur père. Rebecca, immobile, avec dans ses petites mains potelées la poupée de chiffon qu'elle lui avait confectionnée. Quatre ans, comme c'était jeune pour mourir ! Des fièvres l'avaient emportée, si vite, en quelques jours. Salomon marchait un peu en retrait, du même air assuré que son père. Il lui ressemblait tellement, les mêmes yeux noirs perçants. On devinait derrière la rondeur enfantine de ses joues les traits anguleux de David. Il avait son visage des beaux jours, avant que cette terrible maladie ne vînt grêler sa peau et émacier son corps. Cinq ans étaient passés déjà. Il aurait aujourd'hui quinze ans. Ce serait un homme ! Dans son rêve, Sarah s'était mise à crier. Elle leur tendait les bras, mais elle avait beau courir, ils restaient hors d'atteinte, elle avait beau les appeler à pleins poumons, ils ne l'entendaient pas. Elle ne faisait pas partie de leur monde. Pas encore.

Toute la journée, elle s'était sentie dans un état second, entièrement habitée par ce rêve. Un feu couvait en elle. Elle était comme un navire déserté, qui erre et dérive au gré des courants et des vents. Elle éprouvait le besoin impérieux de s'ancrer, et cela commencerait dans son ventre. Elle percevrait à nouveau un germe de vie s'épanouir en elle. Il grandirait, gavé de son sang, et elle voudrait le garder pour toujours, tapi en son sein. Pourtant,

il sortirait. Et alors, elle l'abreuverait de son lait et de son amour inépuisables. Ce n'était plus un rêve, ni même un désir ardent. C'était devenu une nécessité dévorante.

Après avoir essuyé et rangé la tasse, elle remonta lentement l'escalier et arpenta le couloir. Elle écouta à la porte de son mari. Aucun bruit. Elle continua jusqu'à sa propre chambre et referma la porte derrière elle en tournant doucement le loquet.

Elle sentit la douce brise de mai qui pénétrait par la fenêtre entrouverte. S'y faufilaient des effluves de jasmin. Quand son fils et elle étaient arrivés dans cette maison, ils en avaient planté dans le jardin. Avec toute la fougue de ses dix ans, Salomon avait lui-même creusé les trous à la pelle, pour qu'elle puisse y enfouir les jeunes plants. Elle avait reconstitué la charmillle qui existait dans sa maison paternelle de Bayonne. En quelques étés, les arbustes avaient à ce point profité que leurs branches sarmenteuses enveloppaient entièrement la tonnelle et s'égarèrent sur le mur adjacent pour s'insinuer maintenant jusqu'à la fenêtre de sa chambre. Son fils, lui, était mort quelques semaines après. Benjamin l'avait veillé nuit et jour pendant des semaines, mais le mal avait triomphé. De tous les deuils qui l'avaient frappée en si peu de temps, ce dernier lui avait été le plus intolérable. Avec Salomon disparaissait le dernier maillon qui la reliait à sa vie d'autrefois.

Maintenant il n'y avait qu'elle, elle et sa nourrice Anna. Elle s'assit à sa coiffeuse et détacha les cheveux qu'Anna lui avait soigneusement nattés pour la nuit. « Remercie le Ciel d'avoir mis cet homme plein de bonté sur le chemin de ton malheur », lui avait-elle rappelé le soir même en la coiffant. En effet, quand Benjamin lui avait proposé le mariage, elle était dans une situation désespérée, seule avec son garçon, ruinée et lourdement endettée, entièrement à la merci de son créancier : Joseph Mendès. Si Benjamin ne s'était jamais intéressé aux affaires, son frère aîné était un redoutable négociant. Dans la communauté juive, on lui donnait le surnom évocateur d'*El Tiburón*, le requin. Salomon de Sousa, le père de Sarah, avait commis l'imprudence de s'associer

à lui pour une opération qui promettait d'être extrêmement lucrative et qui devait le sortir d'un mauvais pas. Mais en revenant d'Hispaniola avec son chargement de bois d'acajou, le navire de l'infortuné marchand avait sombré dans une tempête. Le mari de Sarah, qui supervisait la transaction, était à bord. À l'annonce du naufrage, le père de Sarah fut foudroyé par une crise d'apoplexie et sa mère le rejoignit dans la tombe quelques semaines plus tard.

Sarah brossait ses cheveux soigneusement sur toute leur longueur en se regardant dans le miroir. Elle remarqua avec déplaisir que ses yeux azur ourlés de longs cils noirs s'étoilaient maintenant de fines ridules aux commissures. Hormis cela, ses traits ne s'étaient pas durcis malgré les épreuves et conservaient une fraîcheur toute juvénile. À trente-six ans, elle avait dû dire adieu à plusieurs dents, mais fort heureusement à aucune de celles qui auraient déparé son sourire. Benjamin lui avait conseillé de les nettoyer soigneusement avec de l'huile d'olive après chaque repas et d'éviter le sucre et le vinaigre. Depuis qu'elle suivait scrupuleusement ses judicieux préceptes, les maux de dents avaient cessé de la tourmenter.

Elle tirait sur ses cheveux pour aplanir les vaguelettes que les tresses avaient imprimées. Son épaisse toison, noire comme jais, luisait à la faible lueur de la chandelle. Elle posa la brosse et mit quelques gouttes d'eau de rose dans sa chevelure. Elle se déshabilla à gestes lents, laissant choir ses vêtements au sol. Elle finit par retirer sa chemise et sentit ses cheveux lui envelopper les épaules et cascader jusqu'au bas du dos. Son cœur battait fort mais régulièrement. Elle savait qu'elle s'apprêtait à commettre un péché gravissime, la veille du sabbat qui plus est. Loin de la détourner de son dessein, l'énormité de la transgression ne faisait qu'aiguillonner son désir. Elle avait répété plusieurs fois son entrée en scène, elle savait exactement ce qu'elle dirait et ce qu'elle ferait. Après, elle verrait bien...

Elle regarda la robe étalée sur son lit. C'était une longue chemise en gaze de soie, ouverte sur le devant et retenue par une

ceinture de satin. Elle était restée enfouie dans le fond de son armoire, et de sa mémoire, pendant des années. La dernière fois qu'elle l'avait revêtue, c'était le soir qui avait précédé le départ de David pour les Antilles. Il la lui avait offerte à leur mariage. Elle aimait la porter le soir lorsqu'il venait la rejoindre. Elle l'enfila et, sans se regarder dans le miroir, souffla la bougie.



Michel signa. Il était temps, car la bougie à la flamme vacillante ne tarderait pas à s'éteindre. Il relut la lettre. Il racontait dans le détail ses examens à son oncle et évoquait ses préparatifs et son départ prochain avec le marquis de Denonville. Il ne voulait pas donner à ses propos un accent de dernier adieu. Pourtant, il se rendait bien compte qu'il s'éloignait alors même que son oncle vieillissait. Rien dans les dernières lettres du moine ne laissait entendre que sa santé chancelait. Cependant, la semaine précédente, Michel avait reçu des nouvelles fort alarmantes du frère Antoine qui avait trouvé son oncle inconscient dans le jardin. Il s'était remis après quelques jours de repos et prétendait qu'il s'agissait d'une simple insolation. Il avait refusé de ralentir ses activités. Son assistant avait assuré Michel qu'il faisait tout en son pouvoir pour lui épargner les tâches les plus pénibles. Connaissant le vieil homme, ce ne serait pas chose facile de ruser avec lui. Avec un sourire attendri, Michel saupoudra la feuille de sable pour faire sécher l'encre.

Il effleura l'objet qui pendait à son cou. C'était une main en filigrane d'or avec le pouce exagérément arqué vers l'extérieur. Son oncle la lui avait donnée cérémonieusement le jour de son départ de l'abbaye. « Pars, mon fils, découvre la vie. Ces murs sont là pour l'éternité. Ils seront toujours prêts à t'accueillir si jamais la vie te maltraite comme elle m'a maltraité. » Bien qu'il ne lui eût rien dit d'autre, Michel se doutait bien que le talisman venait de Jérusalem, où le bénédictin avait passé plusieurs années. Il y était parti juste avant sa naissance. Il ne lui en avait

parlé qu'une seule fois, alors que tous deux cueillaient des simples sur une colline non loin de l'abbaye. « Mon départ a créé un véritable émoi dans la ville de Narbonne. » Ils s'étaient abrités sous un amandier en fleurs. Tout en buvant à la gargoulette et en se versant de l'eau sur le crâne, il avait poursuivi son histoire.

François Figeac, c'était le nom de son oncle, était, dans ses jeunes années, un respectable docteur en médecine de la ville de Narbonne. Il était marié à une femme qu'il adorait et qui venait de mettre au monde une fillette. Quand l'épidémie frappa, il était resté dans les murs de la ville, il n'avait pas fui comme tous ses confrères. « Je n'étais pas meilleur qu'eux, Michel. Mais je n'avais plus rien à perdre. Ma femme et ma fille faisaient partie des premières victimes. J'ai visité les malades, j'ai saigné, purgé, du matin au soir, pendant des semaines, priant pour que le mal m'emporte. Mes malades, eux, mouraient tous, les uns après les autres. Moi, je restais là, vivant et impuissant. Un soir, je revenais de ma tournée, il était tard et j'étais harassé de fatigue. Je venais de traverser le passage de l'Ancre et je débouchais sur la cour de la Madeleine, les yeux rivés au sol, absent à ce qui m'entourait, quand un harangueur m'interpella. En temps d'épidémies, ils étaient nombreux, ces prédicateurs de tout acabit, moines et magiciens. Les malheureux que la maladie avait épargnés se pressaient autour d'eux, s'agenouillant et se frappant la poitrine pour que les foudres de Dieu ne s'abattent pas sur leur tête. Mais celui-là était d'une espèce différente. Il n'annonçait la colère divine ni ne prêchait la contrition. Il fustigeait les notables qui désertaient la ville et, en pointant son doigt accusateur vers moi, il vilipendait les médecins qui, disait-il, achevaient les malades au lieu de les soigner. En m'invectivant ainsi, c'est un poignard qu'il plantait dans ma chair. Je l'écoutai, hébété, puis repris mon chemin sans répondre. Ce que j'ignorais alors, c'est qu'il avait aussi planté dans mon esprit la graine du doute, laquelle ne cessa de croître en moi. J'avais déjà observé, à mon grand désarroi, que les saignées ne semblaient guère apporter de réconfort à mes patients, je les répétais donc de plus belle. Et les malades

finissaient par mourir. Alors, je me mis à réfléchir. Un jour, bien après l'épidémie, je rencontrai le prêcheur à l'auberge où j'avais pris la mauvaise habitude d'aller boire. Il s'assit à ma table. Nous parlâmes jusqu'à l'aube. Il me décrivit les guérisons merveilleuses des médecins arabes, et c'est ainsi que moi, le médecin le plus renommé de Narbonne, je décidai de me départir de tous mes biens pour aller en Terre sainte. On chuchotait que la mort de ma femme m'avait troublé l'esprit. Le temps passa et on finit par m'oublier. Resté sans nouvelles, même mon frère, ton père, me croyait mort. Quand je réapparus des années plus tard, ce fut pour m'enfermer aussitôt dans les murs de l'abbaye de Fontfroide. » Jamais plus son oncle n'avait évoqué son séjour en Terre sainte.

Michel rangea ses instruments dans son écritoire de voyage. Il la plaça dans le coffret qu'il transporterait avec lui. La table était maintenant vide, hormis la bougie qui jetait ses derniers feux. C'était sa dernière nuit chez son maître. Il était vrai que tout aurait été plus simple s'il avait décidé de rester. Il aurait pu se rendre facilement auprès de son oncle quand celui-ci aurait eu besoin de lui. Il aurait bénéficié d'une abondante et richissime clientèle qui lui aurait assuré une vie confortable. Il aurait continué de s'instruire auprès de son maître, de lire les plus récents ouvrages et de participer aux dissections et aux expériences auxquelles se livrait le chirurgien dans son officine. Mais il avait décidé de partir et, dans un sens, son maître l'y avait encouragé. Il le comprenait. Lui-même fils de marchand, il avait suivi la voie de l'étude alors que tout le destinait au négoce. « Il faut suivre son étoile », lui avait-il dit. Michel espérait ne pas s'être trompé d'étoile.

Il se déshabilla et plia soigneusement ses vêtements, qu'il avait l'intention de reporter pour le voyage. Et c'est en chemise qu'il s'agenouilla sur son prie-Dieu. Mains jointes, il fixa un moment l'empreinte de la croix, puis ferma les yeux et se recueillit. La prière lui procurait un immense bien-être. Il avait l'habitude de commencer par un *Pater* et d'enchaîner avec des *Avé*,

deux, trois, dix, vingt, jusqu'à ce que son esprit se détachât du moment présent pour errer dans une espèce d'éther qu'il associait à l'antichambre du paradis. Son oncle lui avait expliqué qu'il était alors en harmonie avec la création et en communion avec Dieu. Lui pensait que c'était comme une petite mort qui avait un effet réparateur supérieur à celui du sommeil. Il perdait la notion du temps et de l'espace, et un infini bonheur l'envahissait. Il avait l'impression d'être un grand lac profond. Aucune ride, si infime fût-elle, ne venait en troubler la surface. Elle était lisse comme un miroir.

Pourtant, un frémissement vint perturber sa méditation. À travers ses paupières closes, il perçut le vacillement de la chandelle. *Qu'est-ce ?* se demanda-t-il, l'esprit tout embrumé. Un petit craquement, puis plus rien. Il resta immobile, épiant les tours que lui jouait sans doute son imagination. Puis il décela une senteur. Le jasmin du jardin, bien sûr. Mais n'y avait-il pas autre chose ? Oui, il distingua une seconde odeur sans parvenir à l'identifier. Une fleur, la rose, oui, c'était bien cela. Maintenant qu'il avait mis un nom sur le parfum, il le sentait distinctement, qui dominait celui du jasmin, qui l'enveloppait tout entier.

L'impression était si régnante qu'il se retourna lentement, s'attendant bêtement à trouver, derrière lui, la fleur qui embaumait l'air avec tant d'entêtement. C'est alors qu'il la vit, à la lueur de la chandelle qui brûlait encore sur sa table de travail. Telle une fleur, elle se dressait là, dans l'encadrement de la porte. Ses cheveux défaits étaient rejetés sur son dos. Elle portait une tunique vaporeuse et bleutée et le fixait sans mot dire. Il la regardait, interdit. Elle dénoua sa ceinture et la jeta au sol d'un geste lent. Les deux pans de sa robe s'entrouvrirent, découvrant un éclat de blancheur. D'un imperceptible mouvement d'épaule, elle fit glisser une manche puis l'autre, et le vêtement tomba au sol dans un doux bruissement. Elle arrondit les lèvres pour dire quelque chose. Alors, la chandelle expira.



L'ŒIL DU DIABLE met en scène l'énigmatique et séduisant Michel Figeac, qui s'installe à Québec en 1685 pour devenir le chirurgien du roi. Meurtri par une blessure secrète et hanté par ses origines troubles, il tente de fuir ses démons en refaisant sa vie en Nouvelle-France, où il est hébergé par le riche marchand Lamorille. En sa demeure, il côtoie Mathilde, une jeune servante aux yeux vairs, qui le ramènent étrangement à son passé...

La mort d'un nouveau-né abandonné à la porte de l'hôtel-Dieu fera basculer le destin de Mathilde. Michel tentera de protéger cette jeune fille mystérieuse aux yeux si particuliers, dans lesquels certains lisent le signe du Malin.

Une série captivante où mystère, suspense et histoire se conjuguent, sous la plume d'une auteure dotée d'un grand talent de conteuse.



Géographe et traductrice, Nicole Castéran a publié plusieurs articles dans diverses revues et livres d'histoire et rédigé de nombreux rapports de recherche historique. Après la publication en 2010 du roman Les Saisons du destin – Une année en Nouvelle-France, aux Éditions Libre Expression, elle signe avec L'Œil du diable – 1685 le premier tome d'une trilogie.



ISBN 978-2-7648-0802-3

